

ENRACINER L'EUROPE - une lecture de Simone Weil

JUAN MANUEL RUIZ JIMENEZ

La mobilité et les libertés de circulation, valeurs fondamentales de la construction européenne, ne doivent pas faire oublier le besoin d'enracinement des personnes et des collectivités. A partir de l'œuvre de Simone Weil, ce texte présente les fondements philosophiques de notre réflexion sur l'identité européenne et la question du territoire.

JUAN MANUEL RUIZ JIMENEZ EST COLOMBIEN. IL A PARTICIPE AUX TRAVAUX DE *NOTRE EUROPE* SUR L'IDENTITE EUROPEENNE ET EST ACTUELLEMENT CHARGE DE COURS AU DEPARTEMENT DE PHILOSOPHIE DE L'UNIVERSITE DE PARIS 8.

Introduction

Philosophe française, Simone Weil (1909-1943) a grandi dans une famille agnostique d'ascendance juive. Profondément inspirée par la figure du Christ, elle a néanmoins refusé toute sa vie de se convertir formellement au catholicisme. Simone Weil a eu dès son enfance une santé fragile, ce qui ne l'a pas empêchée de défier sans cesse ses propres forces physiques. En cherchant à partager le malheur d'autrui, elle a fait de la souffrance corporelle une quête de rédemption. Il suffit d'évoquer ses derniers jours, dont les biographes nous disent qu'ils furent vécus dans le désespoir : atteinte de tuberculose, elle serait morte d'une défaillance cardiaque due notamment à un haut degré de malnutrition. Ce refus de s'alimenter aurait constitué un acte volontaire de compassion avec les Français les plus malheureux.

Il faut dire que pour Weil, ce geste n'était pas anodin et il serait simpliste de le lire comme une pure grève de la faim. Chez cette philosophe, la notion de *faim* a une forte charge symbolique, lorsque nous savons la place fondamentale que son contrepoint - l'idée de *nourriture* - avait dans sa pensée. Cette notion est notamment centrale dans son texte majeur bien qu'inachevé, *l'Enracinement* (1943), qui synthétise les thématiques qui lui tenaient à cœur et qu'elle avait développées tout au long de son œuvre : travail, religion, violence, critique du colonialisme et réflexion historico-politique.

Camus a qualifié *l'Enracinement* de « véritable traité de civilisation », jetant « une lumière puissante sur l'abandon où se débat l'Europe »¹ au début des années 1940.

Attentifs à son conseil, nous nous penchons ici sur plusieurs des notions de cette philosophe afin de jeter quelques lumières sur la façon dont s'effectuent aujourd'hui les échanges marchands et sur la manière dont ils peuvent affecter les cultures locales dans le contexte de la mondialisation.

¹ Albert CAMUS, « Simone Weil », *Bulletin de la NRF*, juin 1949, in Simone WEIL, *Œuvres*, éd. Quarto Gallimard, Paris, 1999, p. 1264.

Ces devoirs se déclinent selon elle à partir de la situation où quelqu'un, venant à manquer de nourriture, aurait besoin de notre secours. Mais la notion de faim se complexifie lorsque nous comprenons que pour Weil, il n'est pas seulement question de nourriture physique : les nourritures **spirituelles**, celles qui sont nécessaires au développement de l'esprit humain, comptent au rang des besoins les plus fondamentaux de l'homme. Si l'homme ne porte pas satisfaction à ces besoins fondamentaux, il peut certes survivre, mais en se condamnant à une existence quasi-végétative.

L'âme, comme le corps, a donc besoin d'être nourrie. Ces besoins ne sont pas des caprices éphémères mais des conditions sans lesquelles l'homme n'est pas en mesure d'atteindre sa dignité humaine :

« Tout le monde a conscience qu'il y a des cruautés qui portent atteinte à la vie de l'homme sans porter atteinte à son corps. Ce sont elles qui privent l'homme d'une certaine nourriture nécessaire à la vie de l'âme. »⁵

Nourriture spirituelle et enracinement

La nourriture spirituelle répondrait à des besoins tels que le besoin d'ordre, le besoin de liberté, le besoin de responsabilité, le besoin d'égalité, le besoin de vérité et le besoin d'enracinement. Nous nous limiterons ici à aborder le dernier de cette liste, d'ailleurs incomplète, car il est pour Weil « le besoin le plus important et le plus méconnu de l'âme humaine. »⁶

Satisfaire à ces besoins est pour Weil une **obligation éternelle et inconditionnée envers l'être humain**, envers soi-même et envers autrui. Ce que dans le langage commun nous appelons **le respect de l'autre** découle selon elle de cette obligation éternelle qui lie chaque homme à un autre homme. Bien que tout besoin soit éprouvé par l'homme à titre individuel, c'est en effet seulement dans la relation à l'Autre que peut prendre corps la nourriture spirituelle. La négation de ces besoins de l'âme est à la source des expériences individuelles d'injustice et d'indignité. Pour Simone Weil, ce principe d'obligation inconditionnée vaut également pour les relations entre collectivités.

La façon dont se constitue la nourriture de l'âme est à chaque fois particulière, irremplaçable : chaque collectivité satisfait aux besoins fondamentaux du corps et de l'âme de ses membres de manière originale et singulière. C'est donc la **préservation de cette singularité qui fonde l'obligation envers une collectivité** : c'est de ce caractère unique et irremplaçable que découle l'obligation de respecter la culture⁷ que cette collectivité est la seule à pouvoir générer.

Or pour Weil, la nourriture spirituelle d'une communauté ne peut être sauvegardée que dans la mesure où celle-ci parvient à **maintenir un lien vif avec le passé**. C'est en effet au travers des relations tissées entre ses membres, génération après génération, que se constitue la nourriture spirituelle propre à chaque collectivité – sorte de langage singulier fait d'expériences collectives, de savoir-faire et de façons de vivre spécifiques. La possibilité pour la collectivité de s'enraciner dépend de sa capacité à préserver et **développer** cette nourriture. **L'enracinement** est donc, dans la conception de Simone Weil, **l'effectuation du dialogue à travers les générations** – dialogue par lequel passent des pratiques communes liées à un environnement particulier, à une histoire partagée, à des façons spécifiques de vivre et de travailler.

Vertu réfléchissante du travail

Une collectivité est enracinée à partir du moment où elle réussit à saisir et à transmettre sa façon d'appréhender la réalité et à se l'approprier par son travail. Cela vaut également au niveau individuel. C'est en effet dans la **matérialité** que nos actes trouvent le moyen de traduire ce que, dans un ordre spirituel, exige notre soif d'absolu. En d'autres termes, c'est en *agissant* dans le monde concret (en travaillant la matière qui résiste à notre pensée ou en entrant en relation avec d'autres hommes) que l'homme peut satisfaire aux besoins fondamentaux de son âme⁸ et de son corps. Afin de permettre à l'individu de s'enraciner, le travail doit convoquer son identité de façon permanente, en lui donnant le temps et les conditions nécessaires pour **retrouver quelque chose de lui-même**

⁵ *Ibid.*, p. 1030.

⁶ *Ibid.*, p. 1052.

⁷ Le terme familier le plus proche de la notion weillienne de « nourriture matérielle et spirituelle » est celui de « culture ».

⁸ Simone Weil se réfère à « l'âme » plutôt qu'à « l'esprit » - mot qui dénote la dimension mystique de sa philosophie (dimension qui ne saurait être séparée de sa pensée sans qu'on lui fasse violence).

I - La pensée de Simone Weil : un recentrage sur l'homme

De la force aveugle à la pensée attentive

Le concept de *force* est pour Simone Weil une « *clef qui permet de lire les phénomènes sociaux* »² et particulièrement les logiques de l'oppression sociale. La Seconde guerre mondiale finit de la convaincre que l'Europe s'est entièrement abandonnée à sa force aveugle ; cette force « qui fait de quiconque lui est soumis une chose », et qui « quand elle s'exerce jusqu'au bout [...] en fait un cadavre »³. Inspirée par La Boétie, Weil pense comme lui que dans les rapports de force entre individus, le puissant a tendance à exercer son pouvoir jusqu'au bout pourvu qu'il ne trouve pas de limites. Pour elle, c'est toujours du dehors que s'impose la limite ; c'est sans pré-avis qu'elle arrête la puissance qui se croyait illimitée. L'exercice de la puissance est aveugle et enivrant. La rencontre de ses bornes fait comme sortir brusquement d'un rêve ceux qui s'en jugeaient les détenteurs. Car, nous dit Simone Weil, la force ne peut pas être accaparée par les hommes ; elle ne fait que les traverser. Ainsi, apparaît un autre concept qui lui est cher – celui de *l'attention*. Chacun de nous se doit d'être vigilant par rapport à l'univers extérieur, mais aussi par rapport aux implications de ses propres actes, car l'homme est responsable de l'usage du pouvoir dont il dispose sur les autres. L'attention portée au contrôle des forces passagères qui le traversent passe par un **effort de pensée systématique**. Simone Weil rejoint là les conclusions d'Hannah Arendt concernant les actes de barbarie des grands responsables des régimes hitlérien et stalinien. Pour Arendt, davantage que d'une quelconque méchanceté délibérée, les abus de pouvoir sont le fruit d'une absence de pensée. Pour Weil, ces abus se produisent lorsque les hommes se comportent comme de la matière – c'est-à-dire lorsqu'ils deviennent les esclaves de leur propre force, renonçant du même coup à penser. Elle conclut ainsi que se transforment en choses non seulement ceux qui subissent la force, mais aussi ceux qui s'en servent.

En ce sens, l'exercice de la pensée va de pair avec l'attention que nous consacrons au monde environnant, à nos semblables, et bien entendu, à notre propre agir. Notre agir relationnel est certes libre, mais non point arbitraire, car nous sommes rattachés aux autres hommes par un lien **d'obligation**.

Faim et nourriture

Pour comprendre la portée du couple « faim-nourriture » dans la pensée de Weil, il faut rappeler que la notion **d'obligation** y prime sur celle de **droit**. Avant tout droit, l'homme aurait des devoirs envers l'être humain :

« Seul est éternel le devoir envers l'être humain comme tel. Cette obligation est inconditionnée. Si elle est fondée sur quelque chose, ce quelque chose n'appartient pas à notre monde. »⁴

² Simone WEIL, « Méditation sur l'obéissance et la liberté », *In* Simone WEIL, *Œuvres, op. cit.*, p. 490.

³ Simone WEIL, « L'Illade ou le poème de la force », *In* Simone WEIL, *Œuvres, op. cit.*, p. 529.

⁴ Simone WEIL, « L'Enracinement », *In* Simon WEIL, *Œuvres, op. cit.*, p. 1028.

dans l'acte de labeur et dans l'objet travaillé. Il doit donc pouvoir imprimer sur cet objet la singularité de son être. C'est ce que Weil nous fait comprendre quand elle nous dit des travailleurs :

«Les seuls objets sensibles où ils puissent porter leur attention, c'est la matière, les instruments, les gestes de leur travail. Si ces objets mêmes ne se transforment pas en miroirs de la lumière, il est impossible que pendant le travail l'attention soit orientée vers la source de toute lumière. Il n'est pas de nécessité plus pressante que cette transformation. Elle n'est possible que s'il se trouve dans la matière, telle qu'elle s'offre au travail des hommes, une propriété réfléchissante. »⁹

Weil dénonce notamment les relations de domination et la cadence asservissante du travail moderne. L'aliénation ne se limite pas, selon elle, aux tâches manuelles non qualifiées du monde paysan ou au travail à la chaîne du monde ouvrier, sur lesquels se centre la critique marxiste : elle embrasse tous les labeurs à caractère asservissant, y compris un certain type de travail intellectuel. Car pour Weil **tout travail est déshumanisant à partir du moment où il perd sa vertu réfléchissante**, c'est-à-dire la possibilité pour le travailleur de trouver dans son travail les moyens de se transformer lui-même en même temps qu'il transforme l'objet travaillé ; en d'autres termes, les moyens nécessaires pour qu'émerge dans le travail une véritable **expérience cognitive**.

Le travail qui ouvre la voie à la connaissance est donc, selon elle, celui qui permet au travailleur de se retrouver dans l'objet, d'apercevoir en celui-ci la marque de son être : ainsi resteraient entre lui et l'objet des traces identitaires, les échos d'un échange entre esprit et matière. Si nous nous en tenons à cette analyse, il serait juste de dire que le paradigme d'un tel travail est l'œuvre d'art. A un moindre degré, cela concerne aussi le travail artisanal : en ce dernier, bien que la tâche soit répétitive (ce n'est d'ailleurs nullement dans la répétitivité que Weil situe l'aliénation¹⁰), l'objet est empreint d'une certaine dose de connaissances qui sont l'expression de l'histoire du travail d'une collectivité donnée.

Identité et échanges marchands

Dans la mesure où il est le véhicule de l'histoire du travail qui lui a donné naissance, tout travail qui a quelque chose d'artisanal est aussi, en quelque sorte, le miroir réfléchissant de cette histoire. L'acheteur d'un objet artisanal accède d'une certaine manière à celle-ci, sans en exclure pour autant le travailleur. Mais il ne suffit pas que l'objet vendu change de mains pour que se produise un « échange culturel ». Il faut en outre qu'au préalable, dans l'élaboration de ce dernier, il y ait eu un véritable « effort de traduction »¹¹. Il faut qu'en amont, le travailleur – sachant que l'objet est destiné à être vendu et envoyé vers une destination étrangère – y injecte avec plus de conscience encore quelque chose de lui-même. Cet objet diffère alors du produit de consommation locale, car le travailleur le façonne en fonction de l'image qu'il se fait de ladite destination. Il y a donc un effort de communication qui exige un dédoublement, car le travailleur tâche de s'objectiver lui-même en essayant de se mettre à la place de l'autre. Il incorpore ainsi dans l'objet travaillé l'image de l'étranger :

« [...] il y a quelque chose d'étranger dans ce qui a été élaboré par d'autres et pour d'autres. »¹²

Or ce que dénonce Weil est précisément que la réalité et les horizons des travailleurs modernes (et particulièrement des ouvriers) sont entièrement amputés. Elle parle de *« [...] l'impossibilité où ils sont de prendre part par la pensée et le sentiment à l'ensemble du travail de l'entreprise, l'ignorance parfois complète de la valeur, de l'utilité sociale, de la destination des choses qu'ils fabriquent [...] »*¹³

C'est pour remédier à ces carences de la vie productive moderne que dans sa tentative programmatique, Weil suggère notamment d'instaurer des conférences géographiques pour les travailleurs, afin qu'ils puissent saisir le sens de la destination et de la provenance des produits. Conférences au moyen desquelles ils renforceraient en même temps leur identité et la spécificité des produits fabriqués par eux ; façon, en quelque sorte, de cerner leur culture par une compréhension de l'extérieur qui leur permettrait d'enrichir l'intérieur :

« Les échanges d'influences entre milieux très différents ne sont pas moins indispensables que l'enracinement dans l'environnement naturel. Mais un milieu déterminé doit recevoir une influence extérieure non pas comme un apport, mais

comme un stimulant qui rende sa vie propre plus intense. Il ne doit se nourrir des apports extérieurs qu'après les avoir digérés et les individus qui le composent ne doivent les recevoir qu'à travers lui. »¹⁴

⁹ Simone WEIL, « Condition première d'un travail non servile », in *Condition ouvrière*, éd. Gallimard, Bourges, 1950, p. 3.

¹⁰ Simone Weil développe la notion de rythme comme étant la condition de tout travail et l'oppose à celle de cadence : voir Simone WEIL, « Lettre ouverte à Jules Romains » in Simone WEIL, *Œuvres, op. cit.*, p. 201.

¹¹ Simone WEIL, « L'Enracinement », *op. cit.*, p. 1067.

¹² Idem.

¹³ *Ibid.*, p. 1059.

¹⁴ *Ibid.*, p. 1052.

*les avons colonisés. Nous avons aussi colonisé toutes les civilisations différentes de la nôtre. Le monde entier aujourd'hui, à peu de chose près, est ou assimilé ou soumis à l'Europe. »*¹⁹

Il est selon elle dans la nature même de tous les Etats-nations du monde, d'être régis par cet esprit de conquête – dont la forme la plus aboutie dans le monde moderne est l'Etat totalitaire. Le projet poursuivi par l'Allemagne à partir de la fin des années 1930 est celui d'une unification européenne dont le moteur est l'imposition d'une souveraineté nationale absolue sur toutes les autres.

L'exercice de la puissance se matérialiserait notamment dans l'arbitraire de divisions politiques. Car pour Weil, il n'y a de frontières authentiques que celles qui émanent de la vie même des collectivités pour constituer des unités géographiques non contraignantes. Elle prend le cas de la construction nationale française qui, fondée au moyen d'une terrible violence, aurait imposé une unité artificielle sur toutes les unités plus petites qu'elle, et dont le résultat aurait été la destruction de la quasi-totalité des cultures locales. Cette unité aurait porté préjudice aussi bien à des ensembles culturels intra-nationaux que trans-nationaux :

*« Une [...] espèce de déracinement doit encore être étudiée pour une connaissance sommaire de notre principale maladie. C'est le déracinement géographique, c'est-à-dire par rapport à des collectivités qui correspondent à des territoires. [...] le village, la ville, la contrée, la province, la région, toutes unités géographiques plus petites que la nation, ont presque cessé de compter. Celles qui englobent plusieurs nations ou plusieurs morceaux de nations aussi. »*²⁰

Décrivant le cauchemar que l'Allemagne a propagé sur le sol même de l'Europe, Weil explique que la contrainte imposée du dehors tend à déposséder les populations locales de leur milieu identitaire, à méconnaître leur habitat, à les couper de leurs assises historiques, langagières et territoriales :

*« Le mal que l'Allemagne aurait fait à l'Europe si l'Angleterre n'avait pas empêché la victoire allemande, c'est le mal que fait la colonisation, c'est le déracinement. Elle aurait privé les pays conquis de leur passé. La perte du passé, c'est la chute dans la servitude coloniale. Ce mal [...] nous l'avons fait à d'autres. Par notre faute [...] nous faisons littéralement mourir de tristesse ces populations en leur interdisant leurs coutumes, leurs traditions, leurs fêtes, toute leur joie de vivre. »*²¹

Effacement et résurgence des frontières

La construction de l'Union européenne témoigne certainement d'un changement d'attitude historique, d'une prise de conscience à dimension continentale des ravages générés par les grands conflits du XX^e siècle. L'Europe aurait-elle appris à ne pas déraciner et à s'enraciner à son tour ?

L'unification progressive du continent européen tend à nous faire penser que c'est bien le cas. Elle a permis l'effacement de frontières violentes et douloureuses, dont l'exemple le plus marquant fut sans nul doute la Chute du Mur de Berlin. Bien d'autres murs, peut-être moins symboliques, mais non moins brutaux, ont été emportés avec l'effondrement du rideau de fer, permettant la rencontre entre les peuples de l'est et de l'ouest de l'Europe. Certaines frontières géographiques, et « politiquement arbitraires », pour reprendre l'expression de Weil, se sont estompées, là où des collectivités vivantes étaient sous-jacentes et les dépassaient, comme en Catalogne, en Irlande du Nord ou au pays basque. D'autres horizons encore se sont ouverts, pour les Hongrois ou pour les Roms dispersés, ouvrant une valve de fuite à des tensions historiques.

Les Européens doivent rester **attentifs** à ces acquis colossaux, ne jamais renoncer à *penser* les conséquences qu'aurait un délaçage des solidarités transnationales patiemment nouées depuis cinquante ans. Ils ont aussi la responsabilité de rester vigilants par rapport à la reterritorialisation des murs-frontières qui fleurissent au sein et aux pourtours de l'Europe. On peut légitimement se demander ce que deviendra l'Union si elle cède trop radicalement aux sirènes de la clôture pour se transformer en citadelle.

De même, certains discours appelant de leurs vœux l'avènement d'une « Europe puissance » ne sont pas dénués d'ambiguïtés. La promesse européenne peut-elle se réduire pour les citoyens des Etats membres de l'Union à la perspective de reconquérir la puissance perdue de leur pays ? Certes, le drapeau européen n'est pas de ceux que

II – L’enracinement Weilien et l’Europe d’aujourd’hui

L'Europe dans laquelle a vécu Simone Weil était une Europe qui se dévorait elle-même de ses propres **forces aveugles**. Au moment où on lui confie, à Londres¹⁵, la tâche de participer à la rédaction de textes destinés à asseoir les bases de la société d'après-guerre, un élan d'espoir la pousse à rédiger son *Enracinement*. Enthousiasme qui l'amène à faire éclater le cadre qu'on lui avait fixé : celui de la France. Car elle a compris qu'il sera impossible de refonder ce pays sans penser les structures plus profondes qui le dépassent, ou qui le dépassaient depuis toujours, mais qui avaient été entièrement négligées.

*« L'expérience des dernières années montre qu'une Europe formée de nations grandes et petites, toutes souveraines, est impossible. La nationalité est un phénomène indécis sur une grande partie du territoire européen. »*¹⁶

Il s'agit donc pour Simone Weil de bâtir une nouvelle Europe. Or pour elle, rien ne pourra freiner les dérives totalitaires des Etats européens s'ils ne décident pas de faire plonger leurs racines institutionnelles dans une véritable spiritualité¹⁷.

Ces réflexions menées à la fin de sa vie nous autorisent à penser que Simone Weil aurait suivi avec espoir les débuts de l'unification européenne autour d'institutions communes. Nous nous proposons donc à présent de considérer quelques phénomènes caractéristiques de l'Europe contemporaine en nous inspirant de ses analyses.

L'Europe et l'esprit de conquête

Comme nous l'avons expliqué, la notion de force est fondamentale dans la pensée politique de Simone Weil. Le noyau dur de la guerre dévastatrice du milieu du XX^e siècle s'explique à ses yeux par l'emprise de ce qu'elle appelle « l'esprit de conquête », cet « ersatz de la grandeur »¹⁸, cette dynamique de puissance fondée sur l'anéantissement de l'autre. Une telle soif d'hégémonie, qui aspire, non à une domination ciblée, mais à une domination totale et illimitée, aurait selon elle d'abord pris corps à Rome. Il s'agirait donc dès l'origine d'une démesure spécifiquement européenne, qui aurait d'abord investi l'Europe et aurait par la suite été exportée à l'ensemble de la planète, notamment à travers le colonialisme :

« Sans doute, à cause de Rome, l'ennui, l'uniformité et la monotonie de l'existence ont tué toute source de fraîcheur, d'originalité et de vie sur une grande partie du globe. Mais il y avait encore pourtant des civilisations indépendantes ; et il y avait, grâce au ciel, les barbares, qui au bout de quelques siècles, ont rudement introduit dans le monde la diversité et la vie, sources d'une civilisation nouvelle. Nous n'avons rien à espérer des barbares ; nous

¹⁵ Au sein de l'organisation de la France libre.

¹⁶ Simone WEIL, « A propos de la question coloniale dans ses rapports avec le destin du peuple français », in Simone WEIL, *Œuvres, op. cit.*, p. 433.

¹⁷ Précisons que pour Simone Weil, la véritable spiritualité est celle qui dépasse le cadre strictement religieux, car y compris l'homme irréligieux lui-même est en mesure de croire au caractère sacré de la dignité humaine.

¹⁸ Simone WEIL, « L'Enracinement », *op. cit.*, p. 1086.

L'on brandit en signe de glorification nationaliste ou xénophobe. Mais il faut prendre garde aux passions que recèlent les idéologies de la puissance, y compris celles concernant l'Europe de l'après-guerre.

Culture et commerce

Il faut maintenant souligner que pour Weil, l'esprit de conquête ne se traduit pas nécessairement par des agressions spécifiquement militaires. Il renvoie plutôt, comme l'aurait dit Bobbio²², à toute violence investie par une imposition de pouvoir qui, dans la poursuite d'un gain déterminé, est mue exclusivement par une éthique des fins. Logique qui est au coeur de l'agir politique machiavélien. Or Simone Weil signale un autre danger, à savoir que dans l'éthique des fins, le pouvoir même est à tort conçu comme une fin alors qu'il est le moyen par excellence :

« Or le pouvoir n'est pas une fin. Par nature, [...] il constitue un moyen. Il est à la politique ce qu'est un piano à la composition musicale [...]. Nous avons confondu la fabrication d'un piano avec la composition d'une sonate. »²³

Weil songeait à la possibilité de voir un jour les peuples adopter une philosophie fondée sur l'effacement des forces déracinantes. Nous vivons aujourd'hui dans un monde où les conditions d'enracinement qu'elle décrit sont loin d'être assurées. L'analyse de Simone Weil peut donc s'avérer éclairante non seulement pour saisir la nature des échanges culturels, mais aussi celle d'un certain type d'échanges marchands à l'époque contemporaine.

Ainsi, la façon qu'ont certaines industries et grandes entreprises de s'approprier des savoir-faire traditionnels pour en breveter l'exploitation, ou bien de reprendre à leur compte des noms de produits artisanaux ou semi-artisanaux pour s'en servir comme s'il s'agissait de produits génériques, peut être interprétée comme une atteinte directe à l'histoire du travail des collectivités qui se voient ainsi dépossédées. Ce genre de pratiques, qui tend à rompre les liens unissant les produits du travail humain de leur environnement social et du territoire sur lesquels ils sont fabriqués, à ignorer l'effort collectif et trans-générationnel qui donne aux œuvres des collectivités leur caractère spécifique relève des forces déracinantes décrites par Weil.

La liberté de produire et de commercer doit certainement s'accompagner de règles. Tous les pays du monde n'ont pas la même capacité de résistance aux dégâts provoqués par ces forces déracinantes. L'Europe, qui a plutôt tendance, au sein des instances de négociation internationale, à défendre le principe de diversité culturelle, a le potentiel de sauvegarder ses noyaux d'enracinement. Les Européens semblent avoir compris que la culture est une dimension inaliénable de l'individu et des peuples. Ils peuvent jouer un rôle pour empêcher que ne s'amplifient au niveau mondial les processus de dépossession.

Un musée européen

Et pourtant, la question du rapport à l'autre reste problématique dans l'Europe d'aujourd'hui. Une visite au musée du Quai Branly, récemment ouvert à Paris, est révélatrice à cet égard. La dénomination même du lieu – « musée des arts premiers » – est pleine d'ambiguïtés : s'agit-il des arts premiers de cultures géographiquement lointaines ? Ou fait-on par là allusion à des « produits culturels primitifs », exposés au regard et au jugement de « non-primitifs » ?

Pour les non-Européens, la mise en scène des « autres cultures » offerte par ce musée évoque irrésistiblement les vieux fantasmes d'exotisme de l'homme occidental. Trop de raccourcis et de simplifications²⁴ ne semblent pas de nature à susciter autre chose qu'un renforcement des préjugés du public européen et la contrariété des visiteurs étrangers.

Tout cela peut faire penser que les Européens n'ont pas fini d'en découdre avec l'ethnocentrisme : qu'ils doivent rester vigilants par rapport à la manière dont l'Europe non seulement se représente son propre passé, mais aussi dont elle se montre à elle-même le passé des autres. Car c'est aussi dans ce dernier geste que l'Europe se dévoile à ces autres qu'elle prétend connaître.

L'Europe peut-elle rendre son passé vivant ?

Pour Weil c'est dans la confrontation avec les trésors de son passé que l'homme contemporain peut accéder à une connaissance lui permettant de renforcer son enracinement dans une collectivité donnée ; c'est à travers ce contact qu'il peut toucher à ces « gouttes de passé vivant », au moyen desquelles il peut se ressaisir de son histoire :

« [...] la collectivité a ses racines dans le passé. Elle constitue l'unique organe de conservation pour les trésors spirituels amassés par les morts, l'unique organe de transmission par l'intermédiaire duquel les morts puissent parler aux vivants. »²⁵

L'Europe a depuis longtemps fait de la mise en valeur de son passé une dimension fondamentale de son identité. C'est d'ailleurs un comportement qui frappe positivement l'œil de l'étranger. Pourtant, la relation au passé n'a rien d'évident : les politiques de « conservation » du passé peuvent se révéler stériles si elles ne permettent pas aux contemporains de s'approprier ce passé pour enrichir leur présent. Une société ne peut faire vivre son passé en se contentant de se donner les moyens matériels de le conserver. La conservation, et la muséification subséquente, courent sans cesse le risque de se transformer en des vecteurs de momification de l'histoire.

Simone Weil nous dit à ce propos que le contact avec le passé ne suffit pas à le maintenir vivant. Pour elle, l'**échange culturel** est la condition *sine qua non* pour que triomphe la vie. Elle évoque ainsi certains échanges culturels en accord avec la nature de l'Europe et qui, en s'effectuant pourraient avoir des retombées sur le monde tout entier :

« [...] il semble que l'Europe ait périodiquement besoin de contacts réels avec l'Orient pour rester spirituellement vivante [...]. La civilisation européenne est une combinaison de l'esprit d'Orient avec son contraire, combinaison dans laquelle l'esprit d'Orient doit entrer dans une proportion considérable. Cette proportion est loin d'être réalisée aujourd'hui. Nous avons besoin d'une injection d'esprit oriental. L'Europe n'a peut-être pas d'autre moyen d'éviter d'être décomposée par l'influence américaine qu'un contact nouveau, véritable avec l'Orient. [...] Il y va du destin de l'espèce humaine. Car de même que l'hitlérisation de l'Europe préparerait sans doute l'hitlérisation du globe terrestre [...] de même une américanisation de l'Europe préparerait sans doute une américanisation du globe terrestre. Dans les deux cas l'humanité tout entière perdrait son passé. »²⁶

L'Europe a une grande tradition muséale, qui lui permet de maintenir un dialogue avec son propre passé, d'atteindre cette auto-connaissance si chère à Weil. Mais cette politique muséale, sous prétexte de devoir conserver le patrimoine de l'humanité, justifie parfois l'appropriation de pièces et d'œuvres de cultures étrangères. Celles-ci se voient alors dans l'impossibilité d'accéder aux trésors qui, si l'on en croit Simone Weil, devraient leur appartenir de manière inaliénable. Le déracinement de certaines cultures se trouve alors masqué derrière l'ambiguïté d'un énoncé manipulable : comment des responsables politiques peuvent-ils sans rougir prôner la diversité culturelle en même temps qu'ils autorisent la main mise sur cette diversité, fragilisant par ce geste la capacité des collectivités concernées à maintenir dans le temps les bases mêmes de ce qui leur est propre ?

²² Voir Norberto BOBBIO, *Le sage et la politique. Ecrits moraux sur la vieillesse et la douceur*, éd. Bibliothèque Albin Michel Idées, 2004, p. 154.

²³ Simone WEIL, « L'Enracinement », *op. cit.*, p. 1163.

²⁴ La seule justification géographique de l'appariement des collections est l'appartenance des objets à un même continent. La section des arts précolombiens est quant à elle révélatrice de l'approximation des critères temporels, indiquant seulement que tous les objets présentés ont été produits avant l'arrivée de Christophe Colomb.

²⁵ Simone WEIL, « L'Enracinement », *op. cit.*, p. 1030.

²⁶ Simone WEIL, « A propos de la question coloniale ... », *op. cit.*, pp. 436-437.

Conclusion

C'est sur une voie très ambitieuse mais ardue que se sont engagés les peuples européens, en s'efforçant de faire tenir ensemble les idéaux d'unité et de diversité, d'ouverture au monde et de préservation des équilibres locaux. L'idée d'Europe nous appelle à trouver la juste façon de se rendre disponible à l'Autre du dehors, mais aussi à chercher sans relâche le moyen d'ouvrir véritablement des vases communicants entre les peuples en son sein. Dans le recueil *La Pesanteur et La Grâce*, figure une phrase éclairante de Weil qui peut guider sur cette voie :

« Bien et mal. Réalité. Est bien ce qui donne plus de réalité aux êtres et aux choses, mal ce qui leur enlève. Les Romains ont fait le mal en dépouillant les villes grecques de leurs statues, parce que les villes, les temples, la vie de ces Grecs avaient moins de réalité sans les statues, et parce que les statues ne pouvaient avoir autant de réalité à Rome qu'en Grèce. Supplications désespérées, humbles des Grecs pour conserver quelques statues : tentative désespérée pour faire passer dans l'esprit d'autrui sa propre notion des valeurs [...] Devoir de comprendre et de peser le système de valeurs d'autrui, avec le sien, sur la même balance. Forger la balance. »²⁷

L'Europe en construction peine encore à se rendre pleinement intelligible l'Autre du dehors, mais aussi l'Autre du dedans, celui qui la compose. Tous ceux qui aspirent à la poursuite de l'intégration doivent veiller à fournir constamment cet effort pour entendre les *supplications désespérées* qui retentissent sur leur propre sol et qui viennent de leurs propres habitants. Les Européens n'échapperont à Babel que s'ils décident, ensemble, de *forger la balance*.

²⁷ Simone WEIL, *La Pesanteur et la grâce*, éd. Plon, Paris, 1999, p. 205.